La Fille de l'Ombre

Nathalie Faure LOMBARDOT

Du même auteur :

Au nom d'Elisa (2008)

Amnésie (2010)

L'autre (2011)

Sans illusion (2015)

Guérilléra (2018)

Un grand merci à :

Mon papa Jean-Michel FAURE et ma grand-mère Paulette CASELLES sans qui mon premier roman n'aurait jamais été publié ; mon mari Gilles LOMBARDOT, mes enfants Mélodie et Dylan, qui m'ont toujours soutenue et encouragée ; mes amis qui ont su me motiver et parfois me rassurer, mes nombreux lecteurs qui me poussent à toujours écrire plus…

Merci à l'A.C.A.I., l'Association Comtoise des Auteurs, Indépendante, qui m'a décerné son prix en 2015.

Merci également à Jean-Marie SCHREINER (GRAPH'X25), un ami plein de talent, créateur et réalisateur graphique de la couverture de mon livre.

Merci à Bernadette (et au hasard qui a provoqué notre rencontre) pour son aide précieuse s'il en est, pour son savoir, sa culture et pour tout le temps qu'elle a bien voulu consacrer à mes manuscrits.

Merci, pour finir, à tous ceux qui m'ont encouragée, qui m'ont soutenue, qui ont cru en moi…

Rendez-vous sur mon site :

http://nathaliefaurelombardot.jimdo.com

ou sur Facebook :

https://fr-ca.facebook.com/nathaliefaurelombardotauteur/

Pour mes enfants : Mélodie et Dylan,

En hommage à Maman,

Pépé Jean, Pépé Lucien et Mamie Guite…

Sommaire

Prologue

Chapitre 1
- Mercredi 2 juillet

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7
- Jeudi 3 juillet

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11
- Vendredi 4 juillet

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14
- Samedi 5 juillet

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Dimanche 6 juillet

Chapitre 18

Chapitre 19

Lundi 7 juillet

Chapitre 20

Chapitre 21

Mardi 8 juillet

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Mercredi 9 juillet

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Jeudi 10 juillet

Chapitre 33
Vendredi 11 juillet
Samedi 12 juillet
Dimanche 13 juillet
Chapitre 34
Mercredi 16 juillet
Dimanche 20 juillet
Chapitre 35
Lundi 21 juillet
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Mardi 22 juillet
Chapitre 39
Vendredi 25 juillet
Epilogue

Prologue

Le paysage défilait derrière les vitres du train, il faisait beau. Les villes devenaient plus rares et laissaient place à la campagne. Les prairies cédaient de temps en temps le terrain à des bosquets encore verts : l'été n'allait pas tarder à sécher la végétation. Les quelques forêts de pins plongeaient le wagon dans une ombre bienfaisante, quoiqu'éphémère. Le soleil derrière les vitres dispensait une chaleur presque insupportable. Éric avait fermé la fenêtre pour atténuer le bruit : le tortillard dans lequel il avait pris place quelques heures auparavant était plutôt bruyant.

Ce paysage réveillait ses souvenirs : il en avait tellement dans cette région. Il n'avait rien oublié, rien ! Le plus étonnant, c'était ce souvenir, le plus vivace, le plus omniprésent pour lui : il concernait quelqu'un qu'il avait en fait très peu connu lorsqu'il habitait le village. Son image était devenue de plus en plus obsédante au fil du temps. De toutes les personnes qui avaient traversé sa vie, elle était celle qu'il avait le moins côtoyée, celle dont personne ne se souciait, celle qui n'était pour beaucoup qu'une ombre. Et pourtant c'est elle qui revenait le hanter très souvent. Il avait vécu tout près d'elle pendant des années, sans réussir à l'approcher. Cependant, quand il s'était éloigné, elle lui avait manqué. Il savait qu'au fond de lui, s'il faisait ce voyage, c'était pour la revoir, pour découvrir ce qu'elle était devenue, celle que tout le monde appelait *la sauvageonne*.

Éric pensa à Isabelle. Il se demandait surtout à quoi ressemblerait le village à présent. Quatre ans plus tôt, le *village c'était* Isabelle. Elle incarnait la beauté, la jeunesse, mais aussi la provocation, la sensualité.

Tous les hommes, jeunes, matures ou âgés, ne parlaient que d’elle. Les femmes la détestaient autant qu’elles la craignaient ; et pourtant, Isabelle n’avait alors que dix-huit ans. Le village vivait au rythme de ses "aventures". A cette époque, Éric était son petit ami officiel, mais elle en avait d’autres, il l’avait toujours su. Seulement Isabelle n’était pas la femme d’un seul homme et, pour la garder totalement, il fallait savoir la perdre en partie.

C’était également à cette époque qu’Éric avait eu son bac et qu’il avait *osé quitter* Isabelle pour poursuivre ses études dans la capitale. Il n’avait jamais remis les pieds au village.

Il y avait deux ans de cela, alors qu’elle conduisait sa mère en ville, Isabelle avait perdu le contrôle de son véhicule. Celui-ci avait heurté un arbre à grande vitesse. Elle avait été tuée sur le coup, sa mère était morte deux jours plus tard à l’hôpital. Éric avait été prévenu par téléphone par son propre père. Il en avait été profondément bouleversé, mais il n’avait pas assisté à son enterrement. Son père lui avait conseillé de ne penser qu’à ses examens. Mieux valait pour lui qu’il garde le souvenir d’elle bien vivante…

Quelques jours plus tard, les parents d’Éric avaient déménagé. Son père, comptable chez Camperro, avait été licencié. Il avait retrouvé un emploi à plus de cinq cents kilomètres du village.

Il avait du mal à imaginer la vie là-bas sans la "belle". Camperro tenait un haras et il n’avait que deux passions dans sa vie : Isabelle et les chevaux. Il avait pourtant une autre fille de quatre ans la cadette d’Isabelle, mais celle-ci n’avait pas la prestance de sa sœur : personne n’y avait jamais prêté attention. Des rumeurs sous-entendaient qu’elle était attardée mentale ou muette : on la voyait peu, elle ne vivait que pour les chevaux et même, on aurait pu dire qu’elle ne vivait *qu’avec les chevaux*.

Éric s’en souvenait, lui, de la petite Jennifer : elle avait quatorze ans à l’époque du règne de la "*Reine Isabelle*". Elle

ne souriait jamais et elle avait toujours de grands yeux tristes. Ses parents n’avaient pas l’air de beaucoup s’occuper d’elle ; elle semblait être considérée comme la femme de chambre d’Isabelle, sa dame de compagnie, sa servante… Qu’était-il advenu de la petite à présent qu’elle devait vivre seule avec son père ?

Éric avait essayé de lui parler, de l’apprivoiser : elle l’avait toujours attiré, intrigué. Chaque fois, ses yeux n’avaient reflété pour lui que mépris, arrogance. Plus on tentait de l’approcher "*la sauvageonne*", plus elle se cabrait et se renfermait sur elle-même. Une fois Éric l’avait vue sourire mais, c’était à un poulain du haras : elle paraissait communiquer silencieusement avec les chevaux, elle en faisait ce qu’elle voulait, elle montait à cru comme personne ; pas même les chevaux sauvages ne lui faisaient peur : c’était *son univers*. Il allait bientôt savoir ce qu’elle était devenue *la petite sauvage,* il allait vivre quinze jours au Domaine.

En quatre ans, il était devenu journaliste : deux ans d’études supérieures lui avaient permis d’entrer dans une école de journalisme. Avec beaucoup d’audace et un peu de culot, il avait décroché un contrat dans un journal spécialisé dans les reportages sur les animaux. Il avait quinze jours pour remplir quatre pages du magazine sur le dressage des chevaux sauvages dans cette région. Il avait choisi la propriété du père d’Isabelle et avait presque été surpris que celui-ci accepte de le recevoir. Pourquoi ce haras ? Il ne le savait pas lui-même. Peut-être était-ce parce qu’il était réputé dans le dressage des chevaux (mais les haras spécialisés dans le dressage n’étaient pas rares ici)… Peut-être était-ce aussi pour retrouver les souvenirs de son passé avec *elle* ou tout simplement pour revoir la petite ?

Chapitre 1

Mercredi 2 juillet

Le train entrait en gare : Éric interrompit donc le cours de ses pensées pour attraper ses bagages et descendre. Il n'y avait que cinq minutes d'arrêt, la gare était de moindre importance et peu de monde s'y arrêtait. Il était à peine plus de dix heures et pourtant la chaleur laissait augurer un été torride.

Du regard, il parcourut le quai de la gare. Il avait appelé Julien Guermandes, l'un des villageois, ouvrier palefrenier chez Camperro, le meilleur ami de son père à l'époque, pour le prévenir de son arrivée. Il avait un souvenir plein d'affection pour cet homme qui l'avait vu naître, grandir, qui lui avait appris la pêche, le braconnage, qui lui avait souvent sauvé la mise en réparant en douce toutes les bêtises qu'il avait pu faire en compagnie de son meilleur ami Ted.

Ses yeux s'arrêtèrent sur Julien, à l'ombre de la porte de la gare : il semblait chercher quelqu'un. Éric s'offrit quelques secondes pour l'observer. Julien avait à présent les cheveux grisonnants. Son visage s'était creusé de petites rides, il avait un peu grossi aussi mais, son visage basané et sa corpulence prouvaient qu'il était toujours aussi actif et dans l'ensemble, il paraissait en pleine forme. Éric s'approcha de lui et murmura à son oreille :

– Vous pouvez peut-être me renseigner ?

Julien lui lança d'abord un regard en coin agacé, avant de se retourner vivement.

– Éric ? Bon Dieu, j’ai failli ne pas te reconnaître, qu’est-ce que tu as changé ! Comment tu vas, petit ? Je me demande si je peux toujours t’appeler comme ça d’ailleurs ! s’écria-t-il en riant. J’espère que tu as fini de grandir cette fois : je suis obligé de lever la tête pour te regarder ! Tu as doublé de taille par rapport à l’époque où tu venais détacher mes chiens en pleine nuit ! continua Julien en l’étreignant.

– Viens ! On va boire un verre avant d’aller au domaine, on a plein de choses à se dire depuis tout ce temps, donne tes bagages !

– Et quoi encore ! sourit Éric, tu es vieux maintenant, laisse porter les jeunes !

Ils sortirent de la gare côte à côte en se lançant des tapes amicales dans le dos, pénétrèrent dans un petit bar qui n’existait pas quatre ans auparavant.

– Ça a changé ici, murmura Éric.

– Ah ça, pour avoir changé, ça a changé ! Le village a doublé en superficie et en habitants ; en fait, ce n’est plus vraiment un village. Le tourisme s’est développé, il y a des hôtels, des bars, des courts de tennis, un cinéma. Deux des criques du bord de mer ont été complètement aménagées et on a même — comble de la luxure — deux boîtes de nuit : tu peux y croire, toi ? ronchonna Julien.

– C’est super, ça attire la jeunesse. Vous deviez vous ennuyer ici avant, non ? le charria Éric.

– Une fois que Ted et toi avez foutu le camp, tu m’étonnes qu’on s’ennuyait ! Plus de bruits de moto en pleine nuit, presque plus de bagarres dans les bars... Vous en faisiez un cirque ! Mais ça mettait de l’ambiance, répondit Julien avec une note amère dans la voix. Tu sais, continua-t-il, c’est comme s’il y avait eu une malédiction après ton départ. La petite s’est tuée, tes parents sont partis... Plus rien n’a été comme avant !

– Et Ted ? Qu’est-ce qu’il est devenu ? On est resté en contact pendant presqu’un an et d’un coup, plus rien !

– Écoute, dans le coin, si tu veux rester peinard, tu oublies Ted, O.K. ? Il a disparu de la circulation. Moins on en parle, mieux c'est ! Compris ? C'est un conseil d'ami.

Julien avait pris un air sérieux et le ton de sa voix dénotait plus une menace qu'un conseil. Son front s'était barré et il avait soudain l'air préoccupé. Éric préféra ignorer le sujet pour l'instant. Il reprit :

– Et chez Camperro, comment ça va ?

– Bof ! Toujours le même ! Son haras s'est agrandi, je suis passé responsable des employés. Depuis la mort de sa femme et d'Isabelle, il est devenu aigri. Il parle peu, il est dur avec le bétail — humain comme animal — et difficile à supporter. Je me demande si tu as bien fait de venir chez lui ; et pourquoi chez lui ? Ton père est au courant ? grogna Julien.

– Non ! Tu sais, avec mon père, j'ai des rapports plutôt… difficiles en ce moment. Je ne lui ai pas parlé de ce reportage : je suis certain que ça ne lui aurait pas plu que je revienne ici. Pourquoi ? J'en sais rien, il n'a jamais voulu en parler. Et puis, je fais ce que je veux de ma vie, répondit Éric.

Il vit le visage de Julien se fermer un peu plus.

– Une chose est sûre au moins, ironisa Julien : tu n'as rien perdu de ton caractère de tête de mule.

Éric sourit puis :

– Julien, pourquoi mes parents sont partis d'ici ?

– Il n'y avait plus de boulot, marmotta Julien en évitant le regard d'Éric.

– Mais il y en avait encore pour toi apparemment ! railla Éric.

– T'as bien de qui tenir ! Ton père est un gars génial, mais il n'a jamais su se la fermer quand il le fallait, voilà ! Et toi, si tu veux que ton séjour ici se passe le mieux du monde, occupe-toi uniquement de ton reportage, ça vaudra mieux pour tout le monde ! Pour une fois, écoute ce que je te dis ! sermonna Julien. Maintenant on va y aller, Camperro va

nous attendre. Et encore une fois, évite de parler du passé, d’accord ? L’évoquer ne peut que faire du mal à ceux qui sont restés.

– Mais de quoi ou de qui tu parles ? De Ted, d’Isabelle ou du départ de mes parents ? Qu’est-ce qui s’est passé ici ? s’énerva Éric.

– Rien ! Il ne s’est rien passé ! C’est le temps qui a fait changer beaucoup de choses : c’est la vie, comme on dit. Tes parents ont tenu à partir d’ici et bien leur en a pris parce qu’ils ont réussi ailleurs, et ils t’ont éloigné : c’est tout ce qui compte ! répondit Julien du tac au tac.

– M’éloigner d’ici ? C’est moi qui l’ai décidé, pas eux. Et pourquoi fallait-il qu’ils m’éloignent ?

– Pourquoi ? Pour qui, plutôt ! Isabelle et Ted, ils étaient les plus mauvaises fréquentations que tu pouvais avoir : la preuve, Isabelle est morte et Ted...

– Ted, où il est ? Et pourquoi de mauvaises fréquentations ? questionna Éric de plus en plus surpris.

– Pourquoi, pourquoi ? s’emporta Julien, tu ne peux pas t’empêcher de poser des questions ?

– Non !

– T’as vraiment pas changé, toi ! Toujours aussi casse-pieds ce môme ! Isabelle, c’était une vraie diablesse : elle aurait fait faire n’importe quoi à n’importe qui. Quant à Ted, qu’il aille au diable, lui et ses compères ! Avec une mère morte à sa naissance et un père escroc et alcoolique, il ne pouvait pas aller bien loin : il est devenu ce qu’il devait devenir, c’est tout ; ne cherche pas à le revoir. De toute façon, tu ne le reconnaîtrais pas et vice versa. Ton copain d’adolescence est mort , considère-le comme ça ! s’emporta Julien.

Son visage était devenu rouge de colère. Malgré ses cinquante-cinq ans, Julien était demeuré très alerte, très vif. Le travail à la campagne et le grand air avaient fait de lui un homme dans la force de l’âge. Il avait saisi le sac de sport d’Éric, s’était levé et atteignait déjà le pas de la porte quand

ce dernier le rejoignit. Ils grimpèrent dans la Jeep garée un peu plus loin dans la rue.

– Toi, tu as changé ! reprocha Éric. Dans le temps, tu nous soutenais Ted et moi, tu te souviens ? Tu me couvrais, mais tu protégeais Ted aussi. Je veux savoir ce qu'il est devenu ; et si ce n'est pas toi qui me le dis, ce sera quelqu'un d'autre. Je finirai bien par le savoir !

– Bordel de Nom de Dieu ! jura Julien, quelle sale tête de mule !... Ted a mal tourné : on ne sait pas vraiment où il est, mais il rôde dans la région. Il a fait plusieurs bêtises, si on peut appeler ça comme ça… Même moi, il m'a piqué ma Jeep, il y a quelques mois. Je suis sorti avec un fusil de chasse et j'ai pas eu le courage de tirer quand je l'ai reconnu. On l'accuse même du viol d'une jeune touriste espagnole l'été dernier, voilà ! T'es content ?

– Tu n'as pas eu le courage de tirer parce qu'il avait certainement une bonne raison de faire ça. Et tu dis qu'on l'accuse de viol, mais toi tu n'y crois pas, n'est-ce pas ? Parce que tu le connais comme moi, mieux que personne sans doute. Tu as porté plainte pour ta Jeep ?

– Bien sûr que non ! De toute façon, je l'ai retrouvée deux jours plus tard, alors... et qu'il ait violé cette fille ou non, il est recherché ; c'est devenu un bandit de grands chemins, un point c'est tout ! s'emporta de nouveau Julien. J'ai toujours fait tout ce que j'ai pu pour vous deux, pas vrai ? Pour lui, je ne peux plus rien.

– Et c'est ça qui te rend fou de colère, tu l'as toujours bien aimé. Et aujourd'hui encore tu as toujours de l'affection pour lui. Tu te sens frustré parce que tu ne peux plus rien pour lui, pas vrai ? questionna Éric.

Julien ne répondit pas, les yeux rivés à la route ; il se contenta de donner un violent coup de poing sur son volant. À la sortie d'un virage, la route devint plus étroite et Julien y lança la Jeep à vive allure sans desserrer les dents. Enfin, il ajouta :

– Ted n’a plus ni amis, ni famille. Il ne respecte plus rien ni personne. Il tuerait père et mère pour cinquante balles. Il a disjoncté et plus personne n’y peut rien : oublie-le !

Julien se tut et la conversation cessa. La route n’avait pas dû être refaite depuis le départ d’Éric : elle était défoncée.

– *Julien conduit toujours aussi vite* ! pensa Éric avec une joie contenue.

Il avait toujours adoré rouler en Jeep avec lui. À présent, il se cramponnait et concentrait son attention à ne pas être éjecté du siège de la voiture !

Chapitre 2

Il était presque midi quand ils arrivèrent au haras. Éric sentit sa gorge se nouer : l'immense cour en terre battue, les trois bâtiments anciens autour – la maison d'habitation au centre, flanquée sur la gauche des écuries contenant les box des chevaux, sur la droite des hangars où se trouvaient le matériel, le foin... – en apparence rien n'avait changé. Pendant quelques instants, il s'attendit à voir Isabelle sortir par la porte principale. Il secoua la tête pour y chasser sa soudaine émotion. Il avait l'impression d'être revenu en arrière, quatre ans auparavant : non, rien n'avait changé…

Deux jeunes hommes arrivaient en tenant par la bride deux magnifiques alezans. Il ne les connaissait pas : de nouveaux palefreniers sans doute ? Du bruit jaillissait des écuries, elles semblaient grouiller d'activité, comme avant.

Monsieur Camperro sortit de la maison. Le sourire aux lèvres, il s'avança vers eux.

– Eh bien, Éric ! Ça fait quelques années ! Je m'attendais à voir arriver un adolescent en moto, mais tu as bien changé ! lança-t-il joyeux.

Lui aussi avait changé : malgré son sourire, sa bouche gardait en ses coins des rides amères ; ses yeux paraissaient plus enfoncés, il semblait avoir vieilli de dix ans. Ses cheveux étaient clairsemés de fils gris, il avait l'air amaigri.

Ils passèrent la porte principale qui ouvrait sur la grande cuisine. Éric avait entendu dire que le haras avait prospéré financièrement. Pourtant, ici non plus rien n'avait changé : ni les tableaux au mur, ni la grande table en chêne massif, ni les vieux buffets et la grosse cuisinière près de laquelle

Isabelle venait se réchauffer lorsqu'elle rentrait trempée d'une balade à cheval en plein hiver... Éric avait encore l'impression de sentir son parfum flotter dans l'air. Ses yeux s'attardèrent sur un cadre posé sur un meuble bas, à côté de la télévision : c'était une photo d'Isabelle prise devant la maison. Elle tenait un cheval par la bride ; ses longs cheveux noirs volaient dans le vent, ses grands yeux foncés pétillaient de malice, ses lèvres rouges et pulpeuses souriaient, découvrant une dentition blanche et parfaite. Elle incarnait la beauté, la sensualité faite femme.

– Ça fait deux ans maintenant qu'elle est partie, murmura José Camperro derrière son épaule. Et dire que tu ne l'as pas revue ! Elle te manque aussi, n'est-ce pas ? Peut-être que vous vous seriez mariés si tu étais resté !

– Je ne crois pas, murmura Éric en souriant. Votre fille n'était pas le genre d'oiseau à se faire mettre en cage !

José sourit tristement lui aussi, puis retourna résolument à la grande table vers Julien et entreprit de servir l'apéritif. Éric était soulagé de n'avoir pas dû répondre à José. Isabelle ne lui manquait pas ! Il avait cru l'aimer un temps : il avait eu l'impression qu'il ne pourrait pas vivre sans elle pendant la durée de ses études, mais elle n'avait pas voulu le suivre et, tout compte fait, il l'avait oubliée. Il se rendait compte, avec le temps, qu'elle n'avait été pour lui qu'un faire-valoir. Il était fier d'être son petit ami en titre, mais s'il l'avait aimée, aurait-il accepté si facilement ses incartades ? Surtout avec son meilleur ami Ted ? Non, certainement pas. Isabelle avait été un défi, un combat. Aujourd'hui, ce n'était pas le genre de femme qu'il souhaitait rencontrer pour fonder une famille. Elle était trop instable, trop volage... trop superficielle. Oui, c'était cela : Isabelle était le genre de poupée que l'on prenait plaisir à exhiber, la maîtresse, plutôt que la « maîtresse de maison ». Éric sourit intérieurement, se moquant de lui-même. Fonder une famille, quelle idée ! Lui qui était si farouchement attaché à

son indépendance, à sa liberté, n’avait pas l’intention de se laisser passer la corde autour du cou de sitôt.

Éric avait toujours été un *beau gosse*. Adolescent, il était déjà grand et musclé, large d’épaules avec des hanches fines qui lui prêtaient la démarche d’un félin. Les cheveux longs dans le cou, bouclés, ébouriffés, avec des yeux d’une incroyable beauté, d’un bleu gris lumineux, des yeux légèrement étirés, bordés de longs cils, une bouche sensuelle aux lèvres épaisses, un menton volontaire... Le plus souvent, il arborait une expression de moquerie, d’espièglerie. Il savait qu’il plaisait et qu’aucune fille ne restait indifférente à son sourire, son charme et son arrogance. Il était toujours sûr de lui, dans n’importe quelle situation ou du moins, en donnait-il l’impression : il jouait de son charme comme d’un couteau... !

Aujourd’hui, son physique dénotait une plus grande maturité. Son regard, bien que souvent rieur et moqueur, devenait de glace lorsqu’il éprouvait colère ou mépris. Son visage avait perdu les traits de l’insouciance due à l’enfance : de toute sa personne se dégageait une aura de mystère, et son attitude parfois ténébreuse accentuait encore son pouvoir de séduction. Son corps d’athlète, il le devait au sport qu’il avait toujours pratiqué avec assiduité : les arts martiaux, la natation, l’équitation... avant ! Bref, quel que fût le lieu ou la situation dans laquelle il se trouvait, il ne passait jamais inaperçu.

Éric reporta son attention sur Camperro et Julien qui discutaient du domaine. José Camperro s’adressa à Éric, abordant le sujet du reportage. Il voulait savoir ce que le jeune journaliste attendait comme informations, quels étaient ses projets, comment allait-il s’y prendre pour que le sujet attire les lecteurs et rapporte, en définitive, un maximum au propriétaire. José Camperro ne faisait jamais rien au hasard : Éric allait bientôt s’en rendre compte.

Quand la porte s’ouvrit, ce dernier ressentit une curieuse impression. Il lui tournait le dos, pourtant il sentit son pouls

s’accélérer : sans pouvoir se l’expliquer, il savait qu’elle était entrée.

Jenny ne prononça pas un mot. José s’était tu, Éric s’était retourné. Pendant un court instant, son regard avait croisé celui de Jenny : il put y lire de la stupeur. Elle le fixait comme si elle avait vu un fantôme, mais cela ne dura qu’une fraction de seconde. L’instant suivant, son regard était redevenu vide et froid ; elle baissa la tête, murmura un *bonjour* en passant près de lui, sans lever les yeux et se dirigea vers les fourneaux devant lesquels elle s’affaira.

– Où étais-tu ? interrogea José d’une voix sèche. Je suppose que rien n’est prêt ?

Jenny ne s’était même pas retournée pour lui répondre ; elle haussa les épaules et se contenta de murmurer :

– Ce sera prêt dans cinq minutes.

– Tu as préparé la chambre d’amis ?

Elle acquiesça de la tête toujours sans se retourner.

– Si c’est pas malheureux d’avoir des gosses comme ça, grogna José à l’adresse d’Éric. Ça, c’est pas Isabelle ! Rien dans la tête ! Elle est nourrie, logée, blanchie... et je suis presque obligé de me battre pour qu’elle me rende un minimum de services... Ce serait quand même la moindre des choses, non ? Si j’étais pas là, c’est à l’asile qu’elle aurait atterri !

Éric regardait Camperro, incrédule : il était estomaqué. Comment un père pouvait-il réagir comme ça ? Décidément, rien n’avait changé ici. Pour Jenny, la situation avait même dû empirer depuis la mort d’Isabelle. Il sentit son cœur se serrer : pauvre gamine, comment pouvait-elle supporter tout cela ?

Camperro avait sorti une bouteille de Whisky et s’en servit deux rasades de suite avant d’attirer Éric vers le couloir, à l’autre bout de la cuisine, où naissait l’escalier qui montait à l’étage.

– Viens, je vais te montrer ta chambre, si tu veux t’installer avant le déjeuner. De toute façon, c’est pas prêt !

Éric s’apprêtait à prendre la défense de Jenny quand Julien lui fit signe de n’en rien faire ; il suivit donc José presque à contrecœur, sentant un début de colère le gagner. Impulsif comme il l’était, il valait mieux qu’il s’éloigne.

Il se souvenait de Jenny comme d’une petite fille de quatorze ans. À l’époque, elle avait les cheveux mi-longs, ondulés, toujours retenus par une queue de cheval sur la nuque. Elle était blonde comme les blés ; ce qui ne manquait pas d’étonner : ses parents étant tous deux très bruns. Elle était plutôt petite pour son âge et si menue qu’elle en paraissait maigre. Son visage était fin, doux, et ses yeux semblaient presque trop grands. Ils étaient d’un bleu tirant sur le vert selon la luminosité. Il ne connaissait pas le son de sa voix. Il avait longtemps cru qu’elle était muette, comme le disait la rumeur. Isabelle avait démenti :

– *Ne t’inquiète pas ! Parfois, on préférerait qu ’elle soit vraiment muette, elle est si mauvaise quand elle parle !*

Pourtant, elle ne faisait toujours que passer, traverser une pièce silencieusement. Elle était si discrète qu’on pouvait facilement oublier son existence. Elle ne souriait jamais et ses yeux étaient toujours tristes ou n’avaient pas d’expression, comme si elle était ailleurs. C’était pour cela que les gens la disaient attardée mentale ; elle n’était jamais allée à l’école. Quand Éric s’en était inquiété, Isabelle lui avait alors confié :

– *Jenny n’est pas normale, il faudrait l’envoyer dans une école spécialisée. Mes parents n’en ont pas les moyens et ça arracherait le cœur de ma mère de se séparer d’elle. De toute façon, elle est mieux ici ! Elle apprend à s’occuper des chevaux, c’est la seule chose qui retient son attention ; c’est la meilleure solution pour elle ; en plus, elle se rend utile...*

Éric n’avait jamais été dupe. Il avait vite compris qu’on vivait avec elle parce qu’elle était là, sans plus ! Si ses parents n’avaient pas les moyens de l’envoyer dans une école spécialisée, alors qui les avait ? Les Camperro ne pouvaient cacher leur aisance financière. *Ils avaient les*

moyens plus que quiconque. Quant à dire que le départ de sa fille arracherait le cœur de Madame Camperro, c'était à en mourir de rire. Elle ne lui adressait la parole que lorsqu'elle y était obligée et ne s'en occupait pour ainsi dire jamais : Jenny avait dû apprendre à se débrouiller seule. Sans vraiment se l'expliquer, il avait toujours été convaincu qu'elle n'était pas attardée mentale et que cette explication arrangeait tout le monde. Elle était peut-être plus renfermée que les autres enfants, c'était tout ! Et il y avait de quoi !

Il n'avait jamais passé beaucoup de temps en présence de Jenny, mais il avait souvent été frappé par son regard : ce n'était plus celui d'une enfant ; il était trop sérieux, trop grave. Parfois, il reflétait du mépris, de la tristesse ou encore de la moquerie cruelle. Éric avait déjà surpris des regards ou des attitudes de la petite fille qui dénotaient une certaine intelligence : il ne pouvait se résoudre à croire qu'elle était attardée.

Plusieurs fois, il avait tenté de l'approcher, de lui parler. Elle s'était alors reculée, craintive, presque agressive, voire méprisante.

Tout à l'heure, lorsqu'elle était entrée, il avait eu l'impression bizarre d'avoir déjà vu l'expression de son visage chez quelqu'un d'autre. Depuis, il tentait de fouiller sa mémoire pour trouver à qui elle lui faisait penser, en vain. Elle avait eu l'air surpris : de toute évidence, personne n'avait songé à la mettre au courant de son arrivée ; on avait simplement dû lui demander de préparer la chambre d'amis, sans plus.

Elle avait changé, elle était un peu plus grande. Elle avait laissé pousser ses cheveux et les gardait attachés en une natte, toujours blonde, qui lui descendait jusqu'au bas du dos. Les traits de son visage s'étaient affinés : on aurait dit un visage de poupée en porcelaine, autant pour sa régularité que pour le teint pâle de ses joues. Elle aurait pu être jolie si elle avait été coiffée avec plus de soin, si ses beaux yeux bleu-vert n'avaient pas été aussi cernés par de

vilaines marques bleues, si elle n’avait pas eu les traits aussi tirés — comme si elle manquait de sommeil — si elle avait souri, s’il y avait eu la moindre expression dans son regard. Au lieu de cela, elle ressemblait à une petite souris, un fantôme, se déplaçant à la manière d’un spectre, sans bruit, presque sans mouvement. Elle était vêtue d’un tee-shirt noir délavé, sans forme, d’un jean usé, trop large pour elle, et de petites baskets noires en tissu. Éric eut le sentiment qu’elle essayait de se faire oublier, de passer inaperçue. Malgré tous ses efforts, elle ne pouvait cacher une certaine féminité. Il se surprit à l’imaginer avec un visage reposé, des vêtements seyants... Elle serait sans doute très belle, mais pas comme Isabelle, d’une beauté délicate, fragile... Éric se sermonna. Il ne devait pas oublier qu’il était là pour faire un reportage, et pour rien d’autre ! Il avait assez de problèmes avec sa propre famille sans s’occuper de celle des autres.

Chapitre 3

À présent, Jenny était seule dans la cuisine : il fallait qu'elle se reprenne. Ne jamais montrer ses sentiments, ne jamais se laisser aller, ressentir le moins de choses possible : c'était sa devise, sa recette à elle pour tenir le coup et pour continuer à vivre. Elle écrasa subrepticement une larme au coin de ses yeux. Elle sentait encore son cœur battre la chamade dans sa poitrine. Quand il s'était retourné, qu'il l'avait regardée, elle avait cru un instant qu'elle allait s'écrouler, que ses jambes se dérobaient sous elle ; elle avait tenté de se reprendre rapidement, elle espérait simplement que personne ne s'était rendu compte de son soudain émoi.

Pourquoi est-ce qu'il était revenu maintenant qu'*elle* était morte ? Combien de temps allait-il rester là ? Elle ne pourrait pas vivre normalement tant qu'il serait dans ces murs. Il fallait qu'elle recommence à l'éviter, à se cacher, comme avant.

Et celui qui lui servait *accessoirement* de père allait profiter de sa présence pour se montrer toujours plus cruel, plus blessant dans ses propos. Il se ferait un malin plaisir de la traîner dans la boue, de l'humilier devant son invité : ça, elle le savait, c'était son habitude. Chaque fois que venait quelqu'un, il se conduisait de la sorte. Jenny en avait pris son parti, cela ne la dérangeait pas plus que ça. Elle se concentrait pour « fermer ses oreilles » et ne l'entendait plus. Mais pas devant Éric. Ça, elle ne le supporterait pas. Elle n'avait jamais supporté *ça*, ni de la part de son père ni de la part de sa sœur.

Cela paraissait paradoxal, mais elle avait toujours gardé précieusement dans sa mémoire l'image d'Éric, tout en espérant qu'elle ne le reverrait plus jamais. De tout ce qu'elle avait vécu et supporté depuis sa naissance, c'était Éric qui lui avait fait le plus de mal, sans le savoir. Elle ne voulait pas le revoir, elle ne voulait pas qu'il reste là. Elle ne savait pas encore pourquoi il était revenu, mais quelque chose lui disait que ça n'allait pas être facile de l'éviter et cette idée la rendait folle, elle en attrapait mal à l'estomac.

Elle eut soudain l'impression qu'elle allait défaillir, l'impression que ses membres ne lui répondaient plus ; ses gestes devenaient maladroits, elle tremblait et sentait monter en elle des sueurs froides, signes avant-coureurs d'un malaise. Elle aurait voulu s'asseoir quelques secondes pour pouvoir se remettre de ses émotions, mais elle n'osa pas : elle savait qu'*il* ne le permettrait pas. S'*il* entrait et qu'*il* la trouvait assise, alors qu'elle était déjà en retard pour le déjeuner, *il* serait encore violent. Depuis son plus jeune âge, elle savait à quel point elle devait éviter de le contrarier.

Pourtant, le malaise ne diminua pas, bien au contraire. D'un geste de la main, elle tenta d'essuyer son front ; ses membres lui répondaient de moins en moins ; lorsqu'un voile noir passa devant ses yeux, elle se décida quand même à s'asseoir. Elle tenta de s'appuyer sur le dossier de la chaise la plus proche, mais n'eut pas le temps de l'atteindre. Ce fut le trou noir, elle s'écroula sur le sol.

Après avoir rangé ses affaires dans l'armoire, Éric était sorti prendre l'air dans la cour ; il respira à pleins poumons : il retrouvait le parfum de jadis, il aimait l'odeur de cette propriété, l'odeur forte des chevaux mélangée au parfum des fleurs... l'air de la campagne.

C'est là que Julien le rejoignit.

– Je voulais te dire petit ! Ne fais pas attention à l'attitude de José par rapport à Jenny, il ne l'a jamais aimée et, depuis

la mort d’Isabelle, c’est encore pire : il lui reproche de n’être pas morte à sa place, expliqua Julien.

– C’est con ! Elle n’avait pas encore le permis à cette époque ! railla Éric.

– Elle ne l’a toujours pas et ne l’aura sans doute jamais. Ne te mêle pas de leurs rapports ; de toute façon, la pauvre petite ne comprend pas…

– Arrête ! s’écria Éric. Elle ne comprend pas quoi ? Sortez un peu vos yeux de vos poches : elle n’est pas idiote ! Arrêtez de la prendre pour ce qu’elle n’est pas : je sais qu’elle est normale, elle est mise de côté depuis sa naissance, personne ne s’est jamais préoccupé d’elle, c’est tout. Et je ne supporte pas qu’il lui parle comme ça ! Jusqu’où est-ce qu’il peut aller avec elle ? Jusqu’à la frapper ?

– Éric, écoute-moi ! Ne t’en mêle pas ! Est-ce que ton père t’a déjà parlé d’ici ? reprit Julien.

– Non, pourquoi ?

– Tant mieux ! Ne commets pas les mêmes erreurs que lui. Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire : telles sont les trois lois de la sagesse.

Cela faisait deux fois en quelques heures que Julien faisait allusion à ce que savait son père. Celui-ci avait toujours refusé d’aborder le sujet du village et de son départ avec Éric, mais il s’était manifestement passé bien des choses ici. Soit il était trop jeune pour en prendre conscience, soit il était déjà parti. D’une façon ou d’une autre, il se promit de découvrir ce qu’on lui cachait.

Il ne voulait pas se mêler des histoires de famille de Camperro, et pourtant il ne pourrait s’empêcher de prendre la défense de Jenny. L’attitude de son père lui faisait mal, mais pas autant que la souffrance silencieuse de cette dernière ; il ne pourrait pas rester indifférent devant la haine de Camperro. Son séjour s’annonçait plutôt mal ; il songea qu’il devrait prendre des notes, des informations et des photos, le plus vite possible : il ne pouvait manquer son

premier reportage. Or, quelque chose lui disait qu'il ne resterait pas très longtemps au domaine. Il se promit de rendre visite à ses parents très rapidement. Cela faisait presque deux mois qu'il ne les avait pas revus.

Julien s'était promptement éclipsé après leur conversation. Du coup, Éric reprit le chemin de la cuisine. Lorsqu'il ouvrit la porte, ce fut pour voir Jenny s'écrouler sur le sol.

Le cœur battant, il se précipita, s'agenouilla près d'elle, lui souleva les épaules pour poser sa tête sur son genou. Julien entra à cet instant.

– Elle est tombée dans les pommes, trouve-moi un linge mouillé, vite ! ordonna Éric.

Julien avait déjà atteint le grand buffet de bois près de l'évier. Tout en lui posant le tissu mouillé sur les tempes, Éric la secouait doucement en l'appelant.

Jenny reprit connaissance peu à peu. Ses yeux s'ouvrirent, mais ne virent rien dans un premier temps, puis les couleurs revinrent progressivement sur ses joues et sur ses lèvres. Elle se redressa lentement, resta assise par terre quelques instants, la tête dans ses mains.

– Jenny, ça va ? demanda-t-il avec douceur.

– Oui, ça va aller ! murmura-t-elle en évitant de croiser son regard.

– Ça t'arrive souvent ce genre de malaise ? s'inquiéta-t-il.

– Oui… non… enfin, de temps en temps.

– Tu as vu un médecin pour ça ?

– Tu devrais aller t'allonger un peu, petite ! proposa Julien. Je vais finir.

– Et quoi encore ? lança Camperro qui venait d'entrer.

Jenny avait sursauté et s'était aussitôt relevée, chancelante. Éric la retint par le bras alors qu'elle perdait l'équilibre. Elle se dégagea rapidement et se dirigea vers le buffet pour dresser le couvert.

Éric lança un regard noir à Camperro.

– Qu’est-ce que vous attendez pour la montrer à un médecin ?

– Pour quoi faire ? Elle va bien ! C’est juste un peu de fatigue. Elle n’a qu’à se coucher plus tôt. Le soir, il y a de la lumière jusqu’à point d’heure chez elle ; on n’a pas idée d’être fragile à la campagne !

– Elle aurait moins de boulot, elle pourrait peut-être se reposer plus. Avec les moyens que vous avez, vous pourriez prendre quelqu’un pour le ménage et la cuisine ! répondit Éric rageusement.

– Et je la nourrirais pour rien ? Si je prends quelqu’un ici, elle, elle dégage ! cracha Camperro.

– Elle ne demanderait peut-être pas mieux !

– Éric ! intervint Julien.

– Ça suffit, je vais bien, je n’ai pas besoin de médecin ! lança Jenny pour calmer tout le monde. À table !

Après les avoir servis, Jenny quitta rapidement la pièce.

– Elle ne déjeune pas avec nous ? questionna Éric.

– Non !

Ce fut la seule réponse de Camperro. Éric était prêt à se lever pour aller la chercher quand il reçut un coup de pied sous la table. Le regard de Julien lui intima de ne rien en faire et d’attendre la suite des événements.

Éric sentait son cœur battre à coups redoublés dans sa poitrine, ses poings étaient serrés et son estomac noué ; il avait les nerfs à fleur de peau. Il dut se faire violence pour rester à table et tenter de se calmer. C’était pire que ce qu’il avait imaginé : apparemment, son séjour n’allait pas être de tout repos. Très vite, Camperro aborda le sujet du reportage.

– Je suppose que tu veux suivre un dressage de A à Z ?

– Mon reportage ne comprendra pas seulement le dressage, mais aussi la vie au haras, la façon de travailler du personnel… répondit Éric s’efforçant de parler calmement.

– Tu veux commencer aujourd’hui ? questionna Camperro.

– Oui ! Je voudrais faire le tour du domaine aussi, histoire de me faire une idée.

– Jenny t’accompagnera cet après-midi. Autre chose ?

– Oui ! J’aimerais connaître l’historique du haras, si c’est possible.

– J’ai toute l’histoire de cette propriété : elle appartenait à mon grand-père. Tout a été mis par écrit. Je laisserai le dossier dans ta chambre, avec les livres de compte du domaine ; ça doit t’intéresser !

Camperro parlait tout en mangeant, sans regarder Éric. Julien déjeunait silencieusement, sans lever la tête.

– Les livres de compte ne m’intéressent pas et la gestion du domaine ne me regarde pas ! rétorqua Éric.

– Vraiment ? ironisa Camperro. Pourtant, ils intéressaient ton père : c’est lui qui s’en est occupé pendant quelques années : je te les propose !

– Pourquoi ? demanda Éric sur le qui-vive.

– Pour être tranquille vis-à-vis des Corsini !

À présent, José Camperro fixait Éric et son regard n’avait plus rien d’amical.

– Quand tu auras trouvé ce que tu cherches, tu me lâcheras peut-être les baskets ! Je dis peut-être parce que si tu y trouvais la moindre anomalie, tu la devrais à ton père ! articula Camperro avec un petit sourire cynique.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez. Si vous avez eu des problèmes avec mon père, c’était après mon départ et je ne suis pas au courant. Il ne m’a jamais parlé de quoi que ce soit en ce qui concerne le domaine, vous et tout le reste, expliqua calmement Éric.

– Alors pourquoi venir chez moi faire ce reportage ?

– Parce que j’ai prospecté dans plusieurs autres haras, mentit Éric, qu’ils ont tous refusé et que j’ai besoin de faire ce reportage pour gagner ma vie. Et puis, vous avez la réputation d’être l’un des meilleurs éleveurs du pays. D’autre part, j’ai passé toute mon enfance ici, j’avais envie de retrouver tout ça !… continua Éric.

– En effet, tu as passé ton enfance ici, reprit Camperro sans prêter attention au compliment que venait de lui faire Éric. Tu y as vécu ton adolescence aussi, et tu l'as passée à sauter ma fille. Le pire c'est que tu n'es même pas venu à son enterrement !

Éric retint son souffle, le terrain devenait glissant. Il comprenait maintenant pourquoi Camperro avait l'air si ravi de l'accueillir : il allait pouvoir régler ses comptes, non seulement avec lui, mais avec son père aussi. Il eut l'impression d'être pris dans une souricière.

– Vous ne devriez pas parler comme ça d'Isabelle. Je l'aimais !

– Et tu l'as prouvé par ton absence à son enterrement ! ricana José.

– Parfaitement ! Qu'est-ce que ça aurait changé que je sois là ? Elle n'y était plus, elle. J'ai préféré garder en moi l'image d'une Isabelle vivante, pas celle d'un cercueil ! se défendit Éric, avec la fâcheuse sensation de mentir. Ça ne m'a pas empêché de penser à elle.

– Évidemment ! En fait, tu es revenu ici pour vénérer sa mémoire ! Et du coup, du moment que tu es là, autant te taper Jenny, aussi ? Après tout, tu ne seras pas venu pour rien, n'est-ce pas ?

Éric bondit de sa chaise et se retrouva face à Camperro qui s'était levé aussi subitement, les poings serrés, les narines pincées. Ses lèvres étaient devenues blanches de colère et ses yeux de glace le fixaient sans ciller. Julien s'était levé vivement et se tint entre les deux adversaires, prêt à intervenir.

– Ça suffit maintenant ! Vous vous emportez, vous n'êtes plus des gosses. Du calme ! Allez, asseyez-vous !

José baissa les yeux le premier en ricanant. Il se dirigea vers le coin de la table où se trouvait son éternelle bouteille de Whisky et s'en servit une dose généreuse.

– Arrête de boire, José ! C'est pour ça que tu deviens agressif. Tu sais bien que tu regrettes toujours ce que tu dis